

Emanuel RINGELBLUM

LES RELATIONS POLONO-JUIVES
À L'ÉPOQUE DE LA
DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Traduit en français, du polonais et du yiddish
par Nathan WEINSTOCK et Joanna KUBAR

Présenté et annoté
par Nathan WEINSTOCK et Daniel TOLLET



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2021

www.honorechampion.com

PRÉSENTATION

EMANUEL RINGELBLUM, LE CHRONIQUEUR DE LA CATASTROPHE (1900-1944)

**AMOUR DE L'HISTOIRE JUIVE, SON RÉFÉRENT IDENTITAIRE,
RECONNAISSANCE DU YIDDISH COMME LANGUE POPULAIRE
ET IDENTITAIRE, ENGAGEMENT SOCIAL ET POLITIQUE
AUX CÔTÉS DES PLUS DÉMUNIS**

Emanuel Ringelblum est né en 1900 à Buczacz, petite ville de Galicie. Son père, marchand de grains, l'inscrit dans une école élémentaire juive moderne. Dès son enfance il baigne donc dans l'ambiance de la *Haskalah*, le mouvement juif des Lumières, au sein d'une atmosphère marquée par la culture populaire yiddish. C'est l'époque où l'on sent déjà pointer la naissance du mouvement ouvrier et un intérêt manifeste pour le courant sioniste. Dans cette localité polonaise de l'Empire austro-hongrois, il baigne certes dans la culture polonaise mais, en bénéficiant – contrairement aux ressortissants juifs et polonais de la Russie voisine – d'un climat politique empreint de libéralisme.

Ces différents facteurs vont exercer une influence durable sur le jeune homme lorsqu'il entreprendra des études supérieures à l'Université de Varsovie en 1920. Tout d'abord, il s'attache profondément à la culture yiddish, langue des couches populaires juives dont il est issu et auxquelles il s'identifie. Aussi s'enthousiasme-t-il pour la fondation du *Yivo* (l'Institut scientifique yiddish) en 1925. Il sera d'ailleurs l'un des fondateurs de sa section varsovienne.

Son identification aux couches populaires juives se manifeste ensuite par son adhésion au parti *Poaley-Tsiyon* (en hébreu, *Poalé-Tsiyon*, Ouvriers de Sion) de gauche – les «*Linkè*» –. Ce parti des Ouvriers de Sion avait été fondé par Ber Borokhov qui préconisait tout à la fois le socialisme, la lutte des classes et la fondation d'une société d'ouvriers juifs en Terre Sainte. Borokhov a également été l'initiateur de la philologie yiddish, premier facteur d'identification pour le jeune Ringelblum.

Toutefois, le parti ne tarde pas à éclater en deux ailes, l'une sioniste de tendance travailliste (la « droite ») et l'autre très proche au départ de la Troisième Internationale et fort attachée au yiddish (les « *Linkè* », cités précédemment). Le jeune Ringelblum s'identifie tout naturellement à cette aile gauche.

Initialement, Ringelblum souhaitait entreprendre des études de médecine. Mais l'accès à la faculté de médecine lui est refusé en application d'une mesure de sélection antijuive : le *numerus clausus* (restriction des inscriptions visant les étudiants juifs) : à peine a-t-elle retrouvé son indépendance que la Pologne – sous la pression du parti National Démocrate de Roman Dmowski – bascule déjà dans l'antisémitisme... Ringelblum opte alors pour des études d'histoire, choix d'autant plus compréhensible que l'Université de Varsovie compte plusieurs enseignants spécialisés en histoire juive.

Il deviendra donc historien du judaïsme polonais. Le sujet le passionne et il l'aborde en fonction de ses options et préférences idéologiques. Encore étudiant, Ringelblum fonde un cercle d'études yiddish – le *Yunger Historiker Krayz* –, (en yiddish, Cercle des Jeunes Historiens) qui publie une revue, les *Bleter far Geshikhtè* (en yiddish, « Feuilles pour l'Histoire »). Il consacrera sa thèse de doctorat à l'histoire des Juifs en Pologne (*Histoire des juifs à Varsovie*, 1932) et publiera de nombreuses études consacrées au sujet. Pour ce Juif areligieux l'histoire juive, sujet qui le passionne, – et plus précisément l'histoire judéo-polonaise – est devenue le référent identitaire. « Dans ces travaux (...), il avait essayé de contrer deux visions très différentes des relations entre Juifs et Polonais. La première était le mythe de la Pologne, terre d'asile et de refuge, qui se distinguait par des traditions séculaires de libéralisme et de tolérance. La seconde était le mythe contraire de l'antisémitisme éternel, l'idée que les relations polono-juives s'enracinaient dans un antagonisme irréductible et dans l'aliénation mutuelle »¹.

Sa vision de l'histoire – inspirée par le marxisme – est axée sur la vie des humbles plutôt que celle des nantis et des personnages éminents qui dirigeaient la vie communautaire et qu'il assimile à une coterie de despotes. Ce qui le passionne, ce ne sont ni les rabbins ni les notables mais bien la foule des membres du petit peuple juif : taverniers, pickpockets, vendeurs itinérants, mendiants, conteurs itinérants et voleurs²...

¹ Samuel D. KASSOW, *Qui écrira notre histoire ? Les archives secrètes du ghetto de Varsovie*, (trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat), Bernard Grasset, Paris 2011, p. 529.

² *Ibidem*, pp. 117 et 119.

Ringelblum s'investit dans la vie militante. Tout d'abord sur le plan politique : il devient un dirigeant estimé des *Linkè Poaley-Tsiyon*. Il s'investit également dans le domaine culturel, toujours dans l'optique d'être proche des masses. D'une part, auprès de la section varsoivienne de la *Yivo*, dont il était un cadre éminent. Mais également dans l'université populaire qu'anime son parti les *Ovent kursn far arbeter* (en yiddish, Cours du soir pour ouvriers) jusqu'à ce que cette organisation culturelle soit interdite par le pouvoir en 1933. Il consacre ses week-ends à animer cours et séminaires.

Mais son souci principal est d'œuvrer concrètement afin d'introduire des réformes en vue d'améliorer la vie quotidienne des plus démunis. Dans cette optique, il s'investit dans le travail de la *Folkshilf* (en yiddish, Assistance Populaire), le réseau d'associations juives de crédit gratuit qui, en 1937, englobait 870 villes et agglomérations et offraient des secours indispensables aux petits commerçants et artisans juifs appauvris.

Ensuite, il rejoint la *Yidisher Aleynhilf* (en yiddish, Entraide sociale juive ; en polonais : *Żydowska Samopomoc Społeczna*), la grande organisation juive de secours. Il collabore aussi activement à une série d'activités communautaires d'assistance sociale dans le cadre de l'*American Jewish Joint Distribution Committee* (dit le *Joint*), fondé à New York en 1914, qui aide des communautés juives dans le monde entier à travers son réseau d'assistance sociale et qui était particulièrement actif en Pologne. À la fin des années trente il en deviendra un organisateur à plein temps.

C'est dans ce cadre qu'il a organisé en 1938 pour le compte du *Joint* les secours aux milliers de réfugiés juifs polonais – éjectés brutalement par l'Allemagne nazie, mais auxquels la Pologne refuse l'accès – à Zbąszyń, localité frontalière, où ils se retrouvent, privés de tous leurs biens, expulsés en pyjamas au milieu de la nuit. Il s'y voit confronté pour la première fois à l'alliance tacite des antisémitismes polonais et des nazis, mais réussit à s'acquitter brillamment de la tâche qui lui a été confiée : c'est un organisateur hors pair.

LA COMPOSANTE ANTISÉMITE AU SEIN DU NATIONALISME POLONAIS

Si la Pologne a pu faire figure, depuis le règne de Casimir le Grand au XIV^e siècle, de terre de refuge pour les Juifs³ –, il faut malheureusement

³ Daniel TOLLET, *Histoire des Juifs en Pologne du XVI^e siècle à nos jours*, P.U.F., Paris 1992, pp. 19-21 : « Nulle part en Europe, à cette époque, les Juifs ne bénéficiaient d'une législation aussi libérale » voir p. 19.

constater que l'antisémitisme est une tradition profondément ancrée au sein de sa population. De cette réalité témoignent les « légendes du sang », récits fantasmagoriques relatifs aux « crimes rituels » attribués aux Juifs et qui – loin de ne ressortir que du folklore des couches populaires ignorantes – bénéficient de « racines élitistes et théologiques » qui renvoient à « la responsabilité des élites, en premier lieu celle de l'Église, dans son maintien jusqu'à l'époque la plus récente »⁴.

C'est ainsi – pour ne citer que deux exemples – que dès 1893, Roman Dmowski fonde le mouvement populiste appelé l'*Endecja*⁵ et dénonce « les Juifs antinationaux ». Et à partir de 1898, cette propagande venimeuse porte ses fruits lorsque les populistes galiciens, qui appellent à boycotter le commerce et le crédit juifs, déclenchent une série de pogroms. Au mois de novembre 1918, dans le contexte des affrontements opposant Polonais et Ukrainiens, un pogrom sanglant s'abat sur la communauté juive de Lwów (150 Juifs tués, 50 maisons brûlées, 500 magasins juifs pillés, 400 personnes sans abri), bientôt suivi de nouveaux massacres visant les communautés juives à Pińsk, Rzeszów, Chełm, Cracovie et Varsovie⁶.

Cette animosité vis-à-vis de la minorité juive s'amplifie encore après la proclamation de l'indépendance (« la Deuxième République »). De nombreuses facultés adoptent des mesures visant à limiter le nombre d'étudiants dans les universités. Le gouvernement de Wincenty Witos (du Parti Paysan) pratique une politique d'exclusion des juifs de la fonction publique. Władysław Grabski, l'un des *leaders* de l'*Endecja*, lance le mot d'ordre de boycott des Juifs au cours des années vingt, soutenu par une fraction importante de l'Église catholique⁷.

Dmowski étant jugé trop modéré, les extrémistes de son parti fondèrent en 1934 le Parti National Radical (en polonais : *Obóz Narodowo-Radykalny*, O.N.R.) d'extrême-droite. La politique d'exclusion des Juifs était également celle de l'Union des Nationalistes (en polonais : *Obóz Zjednoczenia Narodowego*, OZON). L'État polonais s'efforce de mettre en œuvre les programmes de ces partis extrémistes et l'*Endecja* attise la haine antijuive qui explose en mars 1936 au cours de la vague

⁴ Joanna TOKARSKA-BAKIR, *Légendes du sang*, Albin Michel, Paris 2015, p. 10.

⁵ Le Parti national-démocrate (en polonais, *Stronnictwo Narodowo-Demokratyczne*) est abrégé, en polonais, par *Narodowa demokracja*, soit *N.D.* que l'on lit : *Endecja*. Il s'agit d'un parti politique nationaliste de droite créé en 1897 par Roman Dmowski.

⁶ Daniel TOLLET, *Être juif en Pologne. Mille ans d'histoire : du Moyen Âge à 1939*, Albin Michel, Paris 2010, pp. 250, 266 et 267.

⁷ *Ibidem*, p. 277.

sanglante de pogroms qui éclatent à Przytyk, à Mińsk et à Myślenice⁸. C'est sous le patronage de l'épiscopat polonais et de son primat que les étudiants «nationaux» entreprennent en mai 1936 le pèlerinage où ils prennent l'engagement de bâtir «l'État catholique de la nation polonaise» en précisant qu'ils «n'auraient de cesse avant que le dernier Juif, vivant ou mort, n'ait quitté le sol polonais»⁹. Et le gouvernement polonais, quant à lui, croit habile de donner des gages à Hitler en matière d'antisémitisme, tout comme il participe au démantèlement de la République tchécoslovaque par l'Allemagne nazie en annexant la région frontalière de Teschen (Zaolzie) le 1^{er} octobre 1938...

La révélation du massacre de la quasi-totalité des Juifs – brûlés vifs dans une grange par leurs voisins – de la petite localité de Jedwabne, à l'est de la Pologne le 10 juillet 1941, quelques semaines après que l'Allemagne nazie avait attaqué l'URSS, illustre à quel point l'antisémitisme polonais s'apparentait au projet génocidaire des Nazis¹⁰.

Et, on ne peut vraiment pas dire que ce climat se soit modifié au cours de l'Occupation allemande. L'Armée de l'Intérieur (A.K.) constate dans un rapport du mois d'avril 1943 qu'«on entendait fréquemment l'opinion que l'absence des Juifs était un vrai bienfait pour nous»¹¹.

Loin d'avoir disparue ou de s'être atténuée la haine du Juif – dont Ringelblum décrit dans l'ouvrage que nous présentons ici à quel point elle a infesté la vie polonaise au cours de l'Occupation – rebondira avec une barbarie sans précédent après la Libération. Furieux de voir revenir des rescapés juifs, dont les voisins aryens s'étaient approprié les appartements et les biens, en mai 1945, des étudiants s'en prennent aux Juifs et hurlent des slogans antisémites. «Entre février et septembre 1945, plus de 400 Juifs furent assassinés, dans les districts de Kielce, de Białystok, de Rzesów, de Łódź et de Cracovie»¹². Même les orphelinats juifs sont attaqués.

Le climat de haine se maintient l'année suivante: «Le 3 juillet, à Kielce, des bruits d'enlèvement d'un enfant chrétien par les Juifs, afin de lui prendre son sang pour des transfusions, se répandirent. Une foule de

⁸ *Ibidem*, p. 293.

⁹ Joseph MARCUS, *Social and Political History of the Jews in Poland, 1919-1939*, Mouton, Berlin New-York Amsterdam 1983, p. 356.

¹⁰ On consultera à ce sujet Anna BIKONT, *Le Crime et le Silence*, Denoël, Paris 2004. Et Jan-Tomasz GROSS, *Les voisins*, Paris, Fayard, 2002.

¹¹ Dariusz LIBIONKA, «L'État polonais clandestin et la question juive 1942-1944» dans Jean-Charles SZUREK et Annette WIEVIORKA, *Juifs et Polonais, 1939-2008*, Albin Michel, Paris 2009, p. 71.

¹² Daniel TOLLET, *Histoire des Juifs...*, *op. cit.*, p. 299.

plus de 20 000 personnes se massa devant la maison communautaire de la rue Planty et l'armée ouvrit la voie à la foule tandis que les pompiers aspergeaient d'eau les Juifs : on devait compter 42 morts, 80 blessés et 42 rescapés. Dans les trains, au même moment les gens qui semblaient être Juifs étaient massacrés. La peur était si grande que les médecins juifs des communautés voisines, sollicités pour soigner les blessés, se déroberent¹³. Liquider les Juifs était considéré comme une œuvre de salubrité publique : parmi les assaillants au moment du pogrom figuraient d'ailleurs « une multitude » de policiers¹⁴.

L'OCCUPATION

C'est le 1^{er} septembre 1939 que l'Allemagne nazie envahit la Pologne. L'armée polonaise se défend avec énergie, mais la suprématie allemande est écrasante. Le 1^{er} octobre les troupes allemandes entrent à Varsovie : l'Occupation commence. Dans un premier temps, la politique allemande vise à regrouper les Juifs dans des ghettos et à procéder à une spoliation massive de leurs biens. Mesures ségrégatives, confiscations, déportations vers des camps de travail forcé et interdictions professionnelles diverses se multiplient sur fond de terreur. Le 15 novembre 1940, les 360 000 à 400 000 Juifs de Varsovie – la plus grande communauté juive d'Europe –, rejoints par quelque 90 000 réfugiés, sont confinés et emmurés dans un ghetto avec interdiction d'en sortir. La zone au sein de laquelle les Juifs varsoviens sont concentrés ne représente que 7% de la superficie de la capitale alors qu'ils constituent un tiers de sa population. Les conditions de logement sont effroyables : entre 7 et 9 personnes par pièce, une densité de 128 000 habitants par km² contre 14 000 de l'autre côté du mur¹⁵.

Après l'invasion – contrairement à de nombreuses personnalités dirigeantes de la communauté – Ringelblum ne choisit pas l'exil, mais décide de retourner à Varsovie. Compte tenu des fonctions qu'il exerçait au sein du *Joint* et de la compétence dont il avait fait preuve à Zbąszyń en 1938, il est nommé secrétaire de la Commission de coordination des

¹³ *Ibidem*, p. 300. L'évêque de Kielce refusa de condamner le pogrom, celui de Lublin déclara que « la question de l'utilisation du sang chrétien par les Juifs n'a jamais été clarifiée » *Ibidem*, p. 301.

¹⁴ Jan T. GROSS, *Fear. Anti-Semitism in Poland after Auschwitz*, Random House, New York 2006, p. 81.

¹⁵ Voir Georges BENSOUSSAN, « Brève histoire du ghetto de Varsovie » dans Emanuel RINGELBLUM, *Oneg Shabbat. Journal du ghetto Varsovie*, Calmann-Lévy, Paris 2018, p. V.

organisations sociales juives à Varsovie, organisme qui chapeaute *la Yidisher Alaynhilf*.

Dès le mois de septembre 1939, c'est-à-dire avant même l'occupation nazie, sous les intenses bombardements de la *Luftwaffe* qui dévastent Varsovie, envahie de ce fait par des milliers de sinistrés, de sans-abri et de réfugiés, il s'investit dans l'organisation de soupes populaires et d'abris temporaires.

Ensuite, Ringelblum prendra en charge la direction du secteur public des comités d'immeubles juifs dans le cadre de l'*Aleynhilf* dont le rôle fut crucial au sein du ghetto. Cette « Entraide sociale » était l'âme du service social juif au sein duquel un « secteur public » était responsable des « comités d'immeubles ».

Ringelblum se plonge dans les activités juives de secours aux réfugiés et aux sinistrés, organisant une « cantine populaire » et également une « soupe populaire » pour l'intelligentsia juive. Ce lacs de repas servis aux indigents constituait un maillon crucial du réseau d'institutions soutenues par l'*Aleynhilf* : agences de secours, soupes populaires ainsi que des centaines de « comités d'immeubles » qui allaient jouer un rôle de tout premier plan dans la vie associative et culturelle du ghetto. L'*Aleynhilf* s'opposait à la politique suivie par le « Conseil juif » (en allemand : *Judenrat*, organisme institué par l'occupant allemand) ainsi qu'à celle de la police juive.

Mais Ringelblum est surtout l'initiateur et l'animateur infatigable d'une entreprise sans précédent, celle de constituer un lot d'archives clandestines permettant de documenter en détail et de manière irréfutable les agissements et les conséquences du déroulement de l'Occupation allemande. Cette initiative se concrétise dans la formation, à son initiative, d'une équipe clandestine de collaborateurs qui se réunit le *Chabbat*, d'où le nom choisi pour désigner leur entreprise : « La Joie du Sabbat » (en hébreu, *Oneg Chabbat*, en yiddish : *Oyneg Shabès*, ou en abrégé : *O. S.*).

Institution de recherches et dépôt clandestin d'archives, l'*O.S.* regroupe de 50 à 60 chercheurs, qui rassembleront des dizaines de milliers de pages de témoignages, d'enquêtes et de documents¹⁶. Ce sont environ 25 000 pages conservées de la sorte. Outre la documentation détaillée se rapportant au ghetto de Varsovie (par exemple : concernant la

¹⁶ On consultera à cet égard la remarquable étude de Samuel D. KASSOW, *Qui écrira notre histoire ? Les archives secrètes du Ghetto de Varsovie*, Ed. Bernard Grasset, Paris 2011.

vie quotidienne et ses aspects culturels ou éducatifs, elles comportent des descriptions relatives à la destruction d'autres ghettos de la Pologne occupée par les Allemands, sur la famine dans ces ghettos ainsi que sur les camps d'extermination (Treblinka et Chelmno)¹⁷.

Des trois collections d'archives secrètes qui ont été enfouies sous les décombres du ghetto, rasés par les Allemands après l'Insurrection du 19 avril 1943, seuls deux ont été retrouvées dissimulées dans des bidons de fer-blanc, le premier lot en 1946 et le second 1950¹⁸.

On sait que les Nazis avaient consacré des efforts extraordinaires à effacer toute trace de la *Shoah*. Or, c'est en grande partie grâce à l'*O.S.* que cette intention perverse a été déjouée. De nombreuses voix s'étaient déjà élevées au sein de la communauté juive depuis la fin du XIX^e siècle, marquée par d'effroyables pogroms, pour exhorter les victimes à se faire elles-mêmes les chroniqueurs de leur malheur afin qu'il en demeure une trace¹⁹ : citons les écrivains Peretz, Dinezon, Ansky et Eliyahu Tcherrikower. Et dès les années vingt du XX^e siècle, le Yivo, fondé en 1925, se donnait pour objectif d'organiser une « fabrique de l'Histoire », d'encourager des *zamlers* (rassembleurs de documents) à récolter des matériaux, des jeunes à rédiger leurs autobiographies, aux « gens ordinaires » à consigner le déroulement de leurs vies quotidiennes. Rappelons aussi les ultimes paroles de l'historien Simon Doubnov le 8 décembre 1941 à Riga avant d'être assassiné par les nazis : « Juifs, écrivez et consignez ! » (en yiddish, *Yidn shraybt un farshraybt !*).

Enfin, outre son investissement dans l'action communautaire et le service social, auquel vient s'ajouter l'entreprise sans précédent que représente la constitution des archives secrètes du ghetto, Ringelblum a

¹⁷ Le camp d'extermination de Treblinka était situé à quatre-vingts kilomètres au nord-est de Varsovie non loin de la ville de Malkinia. Il fut d'abord ouvert, en 1941, comme camp de travail pour des prisonniers polonais. Un an plus tard, à deux kilomètres, les Allemands ouvrirent un camp d'extermination. Le camp de Chelmno était situé à 60 kilomètres au nord-ouest de Łódź dans le *Warthegau* (partie de la Pologne annexée au *Reich*), il fut utilisé de décembre 1941 à septembre 1942, puis en juin et juillet 1944. Caractérisée par l'emploi de camions à gaz, sa première phase d'activité était dans la continuité des meurtres commis dans le cadre du programme *Aktion T4* ou par les *Einsatzgruppen* et constituait une étape vers la mise en place des grands centres d'extermination.

¹⁸ Voir la description qu'en a laissée Rachel AUERBACH, survivante de l'équipe *d'Oneg Chabbath* : « Dr Emanuel Ringelblum un zayn gehaymer geto-arkhiv », en yiddish dans *Kiyoun* (Paris), n° 12, déc. 1952, pp. 396-398.

¹⁹ Voir David G. ROSKIES, *Against the Apoclypse. Responses to Catastrophe in Modern Jewish Culture*, Harvard Univ. Press, Cambridge (Mass.)-Londres, 1984, pp. 137-140.

encore trouvé le moyen de tenir un journal en yiddish d'une qualité exceptionnelle, véritable chronique quotidienne de la vie au ghetto²⁰. En fait, il avait décidé de faire œuvre de diariste avant l'invasion allemande du 1^{er} septembre 1939, à l'occasion de son voyage en Suisse où il devait se rendre pour représenter son parti au Congrès du mouvement sioniste. Les premières notices de son journal sont d'ailleurs rédigées à Genève. Mais par la force des choses, dès son retour en Pologne sa chronique allait devenir une histoire du ghetto de Varsovie.

Son récit est remarquablement documenté, l'auteur étant en mesure d'ajouter à ses propres observations les informations détaillées recueillies au cours de son travail social et de puiser dans la documentation exceptionnelle rassemblée par l'équipe de chercheurs d'*Oneg Shabbat*. Ringelblum poursuit méthodiquement ses chroniques quasi quotidiennes jusqu'à fin juin 1942. Le mois suivant, le déclenchement de l'*Aktion Reinhardt*, qui se traduit par l'extermination de 90 % des 400 000 Juifs de Varsovie, le désarçonne. Face à ce désastre il ne se sent plus en mesure de rédiger des chroniques quotidiennes. Ses notes éparses rédigées après cette date sont pour la plupart décousues et trahissent son angoisse et sa désorientation.

Tous les écrits du ghetto sont évidemment bouleversants. Mais certains revêtent une qualité exceptionnelle. Tel est le cas, par exemple, des chroniques d'Abraham Lewin, de Chaim Kaplan ou de Hillel Seidman²¹. Celle de Ringelblum est à classer parmi ces journaux qui sortent de l'ordinaire. Du reste, plutôt que d'un journal personnel il s'agit, comme l'observait Léon Poliakov²², d'une photographie : « Le dernier commandement que l'auteur de la *Chronique* semble s'être adressé à lui-même (il ne le mentionne jamais explicitement), est de ne jamais figurer au centre du tableau, de n'être que tout yeux et tout oreilles : l'œil qui voit

²⁰ Emanuel RINGELBLUM, *Oneg Shabbat*, Édit. Calmann-Lévy, Paris 2018. L'édition française précédente, parue sous le titre *Chronique du ghetto de Varsovie* et due à l'éminent historien Léon POLIAKOV, – à qui les autorités communistes polonaises refusaient l'accès au manuscrit de Ringelblum – se basait sur l'édition stalinienne abrégée, censurée et partiellement falsifiée, qui avait paru à l'époque en Pologne (Voir Jerzy TOMASZEWSKI, « L'historiographie polonaise sur la Shoah », dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2001, vol. 61, n° 61-62, pp. 53-61 et en particulier p. 55).

²¹ Abraham LEWIN, *Une coupe de larmes. Journal du ghetto de Varsovie*, Plon, Paris 1990 ; Chaim A. KAPLAN, *Chronique d'une agonie*, Edit. Calmann-Lévy, Paris 2009 ; Hillel SEIDMAN, *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie*, Terre Humaine, Ed. Plon, Paris 1998.

²² Léon POLIAKOV, « Introduction », Emmanuel RINGELBLUM, *Chronique du ghetto de Varsovie*, Éd. Robert Laffont, Paris 1959, p. 23.

les cadavres empilés les uns sur les autres dans les fosses communes du cimetière, l'oreille dans laquelle un respectable commerçant glisse que 's'il n'y avait eu la contrebande, nous serions tous morts de faim'. Cette volonté de ne pas se trouver au centre du tableau n'est pas due à une fausse modestie de la part de Ringelblum. Tout simplement, *lui-même* n'a aucune importance. La *Chronique* est celle du ghetto, elle n'est pas la sienne».

LE REFUGE (SURNOMMÉ «*KRYSLA*»)

Au début de l'année 1942, vers la fin du mois de janvier ou au début du mois de février, Ringelblum se décide à quitter le ghetto et à chercher une planque du côté aryen pour sa femme, son fils et lui-même. La cache choisie était un bunker²³ situé à Varsovie au n° 81 de la rue Grójecka, appartenant à une famille polonaise, les Wolski. Ce refuge était habilement dissimulé étant situé sous une longue serre qui hébergeait jusqu'à quarante Juifs. Ringelblum maintenait toutefois des liens avec ses camarades au sein du ghetto où il rentrait de temps à autre. Il s'y trouvait justement lors du soulèvement, le 19 avril 1943 et y fut appréhendé par les Allemands. Par chance, il ne fut abattu ni déporté vers un camp de la mort, mais, expédié au camp de travail de Trawniki. Au mois d'août deux résistants – une Juive, Emilka Kossower, assistée d'un Polonais, Teodor Pajewski – réussirent à l'exfiltrer et il parvint à regagner sa planque de la rue Grójecka.

Il y demeura jusqu'en mars 1944, mois au cours duquel la cache fut dénoncée par un «amie» de Mieczysław, le fils de la famille Wolski, ce qui entraîna une descente de la *Gestapo*. Ringelblum fut interné à la prison Pawiak à Varsovie. Et, après avoir été torturé, il fut fusillé ainsi que sa femme et leur garçon. Peut-être eût-il pu être sauvé par la Résistance juive mais, à condition d'abandonner les siens : ce qu'il refusa évidemment²⁴.

Durant son séjour dans cette cache Ringelblum a rédigé quatre études. Deux d'entre elles n'ont pas été retrouvées : un essai sur les Juifs de Trawniki et un autre sur la Résistance armée des Juifs de Varsovie. Les

²³ *Bunker* : nom donné aux abris, le plus souvent souterrains, édifiés au sein du ghetto ou à l'extérieur de celui-ci afin d'abriter des Juifs dans la clandestinité.

²⁴ Voir «Aktion Reinhardt : le témoignage de Yekhiel Hirschhaut», présenté et traduit par Nathan WEINSTOCK dans *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2012/2 [n° 197], pp. 513-518.

deux autres sont ses *Notes et esquisses relatives aux Juifs de Varsovie*, rédigée en yiddish ²⁵, et son étude intitulée *Les Relations Polono-Juives au cours de la Seconde Guerre mondiale*, écrite en polonais. Cette dernière recherche, qui fait l'objet du présent volume, est présentée à la fin de notre introduction.

Les *Notes et esquisses* se présentent comme une stèle érigée en l'honneur de la population juive de Varsovie, des principales figures de sa vie sociale et associative, de ses intellectuels, écrivains et artistes, sans oublier Mordekhay Anielewicz, le commandant de l'Organisation Juive de Combat (en polonais, Ż.O.B.) à Varsovie.

L'ouvrage débute par une histoire de l'aide sociale à Varsovie, secteur d'activité dans lequel nous avons vu que Ringelblum s'était plongé, aussi bien avant-guerre que dès les premiers jours des hostilités et, dans lequel qu'il a continué à s'investir dans le ghetto. Il y a ajouté deux chapitres consacrés à des camarades très proches de son parti (Zagan) et du *Joint* (Giterman).

Suit alors un chapitre consacré à l'extermination méthodique de l'*intelligentsia* juive de Varsovie qui constitue un monument funéraire bouleversant. L'auteur n'omet évidemment pas de consacrer ensuite un exposé relatif à ce qui constitue, sans doute, son initiative la plus marquante : la fondation des Archives clandestines du ghetto sous l'appellation yiddish voilée *Oyneg Shabès*.

Un chapitre entier est dédié au commandant de l'Organisation Juive de Combat, Mordekhay Anielewicz, qui était un ami proche de l'auteur. Sauf erreur de notre part, il s'agit de l'unique esquisse biographique détaillée dont on dispose concernant cette figure éminente de la résistance juive de Varsovie.

Les chapitres restants énumèrent – tout en accompagnant les noms des défunts d'une brève notice biographique – les dizaines de figures du monde intellectuel juif varsovien victimes de la *Shoah*, qu'elles soient issues du monde scientifique ou qu'elles appartiennent au monde littéraire (écrivains yiddish, écrivains juifs de langue polonaise et journalistes), artistique et musical (artistes de la scène, musiciens et peintres) sans oublier les pédagogues ni les avocats.

Énumération déchirante.

²⁵ Emanuel RINGELBLUM, *Notes et Esquisses sur le Ghetto de Varsovie*, Édit. Honoré Champion, Paris 2020.